

**LARS
KEPLER**

L'Hypnotiseur

**roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson
et Pascale Rosier**

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Erik Maria Bark, un psychiatre spécialisé dans le traitement des chocs et traumatismes aigus, a longtemps été l'un des rares véritables experts de l'hypnose médicale. Jusqu'au jour où une séance d'hypnose profonde a mal, très mal tourné. Sa vie a frôlé l'abîme et, depuis, il a promis de ne plus jamais hypnotiser. Dix années durant, il a tenu cette promesse. Jusqu'à cette nuit où l'inspecteur Joonas Linna le réveille. Il a besoin de son aide. Josef, un adolescent, vient d'assister au massacre de sa famille. Sa mère et sa petite sœur ont été poignardées, mutilées et dépecées sous ses yeux. Le corps lardé de centaines de coups de couteau, Josef vient d'être hospitalisé, inconscient et en état de choc. Mais il est le seul témoin du carnage et Joonas Linna, pris dans une course contre la montre, veut l'interroger sans tarder. Car tout indique que l'assassin est maintenant aux trousses de la sœur aînée de Josef, mystérieusement disparue. Et pour lui, il n'y a qu'une façon d'obtenir un quelconque indice de l'identité du meurtrier : hypnotiser Josef.

Tandis qu'il traverse un Stockholm plus sombre et glacial que jamais, Erik sait déjà que, malgré toutes ses protestations, il brisera sa promesse pour tenter de sauver une vie. Ce qu'il ne sait pas, c'est que la vérité que porte Josef va changer sa vie. Que son fils est sur le point d'être enlevé. Et qu'en réalité, c'est pour lui que le compte à rebours vient de commencer.

Intrigue implacable, rythme effréné, richesse et complexité des personnages, écriture au cordeau, tout concourt à faire de *L'Hypnotiseur* un thriller unique. La première enquête de l'inspecteur Joonas Linna fait date.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LARS KEPLER

Lars Kepler est le pseudonyme du couple d'écrivains Alexander et Alexandra Abndoril. Mariés dans la vie, ils ont écrit plusieurs romans chacun. Best-seller en Suède, en cours de traduction dans plus de trente pays, L'Hypnotiseur est leur premier roman à quatre mains. Une seconde enquête de l'inspecteur Joonas Linna, parue en Suède au début de l'été 2010, a pris directement la tête des ventes.

Titre original :

Hypnotisören

Editeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© Lars Kepler, 2009

Avec l'accord de Bonnier Group Agency, Stockholm

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00392-0

LARS KEPLER

L'Hypnotiseur

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson et Pascale Rosier

ACTES SUD

Comme le feu, exactement comme le feu. Ce furent les premiers mots du garçon hypnotisé. Malgré des blessures mortelles – des centaines de coups de couteau au visage, sur les jambes, le tronc, le dos, sous les pieds, sur la nuque et derrière la tête –, on l'avait plongé dans une hypnose profonde dans l'espoir de voir ce qui s'était passé à travers ses yeux.

— J'essaie de cligner des yeux, dit-il d'une voix tremblante. J'entre dans la cuisine, mais quelque chose ne va pas, ça crépite entre les chaises et des langues de feu lèchent le sol.

L'agent de police qui l'avait découvert parmi les autres corps dans la maison d'un lotissement l'avait cru mort. Il avait perdu beaucoup de sang, était en état de choc et n'avait repris connaissance que sept heures plus tard.

Il était le seul témoin survivant et l'inspecteur principal Joonas Linna se disait qu'il serait peut-être en mesure de donner un signalement valable. L'auteur du crime avait eu l'intention de tous les assassiner, il était donc tout à fait possible qu'il n'ait pas pris la peine de se cacher le visage pendant l'acte.

Mais, si les circonstances n'avaient pas été si exceptionnelles, personne n'aurait jamais eu l'idée de faire appel à un hypnotiseur.

Dans la mythologie grecque, le dieu Hypnos est un garçon ailé qui tient des fleurs de pavot dans la main. Son nom signifie "sommeil". Il est le frère jumeau de la mort et le fils de la nuit et de l'obscurité. Le terme "hypnose" dans son acception moderne est employé pour la première fois en 1843 par le chirurgien écossais James Braid pour décrire un état proche du sommeil caractérisé par une conscience aiguë et une grande réceptivité.

S'il est aujourd'hui scientifiquement prouvé que presque tout le monde peut être hypnotisé, les avis diffèrent toujours quant à l'utilité, à la fiabilité et aux risques de l'hypnose. Cette ambivalence est probablement due à l'usage abusif de l'hypnose par des imposteurs, des prestidigitateurs et des services de renseignements de par le monde.

Techniquement, il est aisé de projeter quelqu'un dans un état de conscience hypnotique ; le défi consiste à contrôler son déroulement, guider le patient, analyser et traiter les résultats. Seule une grande expérience et de sérieuses compétences permettent de maîtriser réellement l'hypnose profonde. Dans le monde entier, il n'existe qu'une poignée de véritables experts médicaux de l'hypnose.

Lundi 7 décembre, dans la nuit

La sonnerie du téléphone arrache brusquement Erik Maria Bark à son rêve. Sortant de son sommeil, il s'entend dire avec un sourire :

— Des ballons et des serpents.

Affolé par ce réveil soudain, son cœur se met à battre la chamade. Erik ignore ce qu'il voulait dire par ces mots, il n'a pas la moindre idée du contenu de son rêve.

Pour ne pas réveiller Simone, il se glisse hors de la chambre et referme la porte derrière lui avant de décrocher.

— Erik Maria Bark.

Un inspecteur du nom de Joon Linna lui demande s'il est suffisamment réveillé pour assimiler une information importante. Pendant qu'il écoute l'inspecteur, ses pensées continuent à plonger dans le vide obscur laissé par le rêve.

— J'ai entendu dire que vous étiez compétent dans le traitement des traumatismes aigus, dit Joon Linna.

— Oui, répond sèchement Erik.

Il prend un calmant. L'inspecteur explique qu'il a besoin d'interroger un garçon de quinze ans qui a été témoin d'un double homicide. Malheureusement, il est grièvement blessé. Son état est instable, il est inconscient et en état de choc. On l'a transféré cette nuit du service neurologique de Huddinge à l'unité de neurochirurgie de l'hôpital universitaire Karolinska, à Solna.

— Qui est le médecin de garde ? demande Erik.

— Daniella Richards.

— Elle est très compétente et je suis certaine qu'elle saura...

— C'est elle qui m'a demandé de vous appeler, l'interrompt l'inspecteur. Elle a besoin de votre aide et c'est assez urgent.

Erik retourne chercher des vêtements dans sa chambre. Le rai de lumière d'un réverbère tombe entre les deux stores. Simone est allongée sur le dos et lui adresse un regard étrange, vide.

— Je ne voulais pas te réveiller, dit-il à voix basse.

— Qui c'était ?

— Un policier... un inspecteur, je n'ai pas retenu son nom.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je dois aller à l'hôpital Karolinska. Ils ont besoin d'aide pour un garçon.

— Il est quelle heure ?

Elle regarde le réveil et ferme les yeux. Il remarque que le pli du drap a laissé des stries sur ses épaules couvertes de taches de rousseur.

— Dors maintenant, Sixan, chuchote-t-il.

Erik emporte ses vêtements dans le vestibule, allume la lumière et s'habille rapidement. Une lame luisante en acier scintille derrière lui. Erik se retourne et voit que son fils a accroché ses patins sur la poignée de la porte pour ne pas les oublier. Bien qu'il soit pressé, Erik va jusqu'au placard, tire la malle et trouve les protège-lames. Il les accroche sur les lames tranchantes, pose ensuite les patins sur le tapis du couloir et quitte l'appartement.

Il est trois heures du matin, le mardi 8 décembre, quand Erik Maria Bark s'installe dans sa voiture. La neige tombe lentement du ciel obscur. Un calme absolu recouvre tout. Les lourds flocons s'étalent paresseusement sur la rue déserte. Il tourne la clé de contact et de douces vagues de musique envahissent l'habitacle : Miles Davis, *Kind of Blue*.

Il roule à travers la ville endormie, depuis Luntmakargatan, le long de Sveavägen, jusqu'à Norrtull. Il devine la baie de Brunnsviken, telle une grande ouverture obscure derrière le rideau de neige. Il pénètre lentement dans l'enceinte de l'hôpital, passe entre les pavillons annexes Astrid-Lindgren et la maternité, laisse derrière lui les services de cancérologie et de psychiatrie et se gare à sa place habituelle devant l'unité de neurochirurgie. Il sort de la voiture. Les lueurs des réverbères se reflètent dans les fenêtres du vaste complexe. Seules de rares voitures sont garées sur le parking des visiteurs. Les merles volent d'arbre en arbre, leurs ailes bruissent dans l'obscurité. Erik note que le grondement de l'autoroute n'est pas encore audible à cette heure-ci.

Il introduit son laissez-passer, tape le code à six chiffres, entre dans le hall, prend l'ascenseur jusqu'au cinquième étage et traverse le couloir. Les néons du plafond clignotent sur le lino bleu du sol, qui brille comme de la glace dans un fossé. Ce n'est qu'à cet instant qu'il ressent le contrecoup de la poussée d'adrénaline. Il dormait si bien que la douce sensation du sommeil n'a pas encore tout à fait disparu. Il longe le bloc opératoire, passe devant les portes de l'énorme caisson hyperbare, salue une infirmière et se remémore une fois encore ce que l'inspecteur lui a raconté au téléphone : un garçon en sang, le corps entièrement tailladé, noyé de sueur, refusant de s'allonger, agité et assoiffé. On tente de lui parler, mais son état se détériore rapidement. Il sombre dans l'inconscience, son cœur s'emballa et le médecin de garde, Daniella Richards, prend la bonne décision en ne laissant pas l'inspecteur parler au patient.

Deux policiers en uniforme sont postés devant l'entrée de la salle N18. Tandis qu'il s'approche, Erik croit déceler une certaine inquiétude sur leur visage. Peut-être sont-ils tout simplement fatigués, pense-t-il en s'arrêtant devant eux. Ils regardent rapidement sa pièce d'identité avant d'appuyer sur un bouton. La porte s'ouvre en bourdonnant.

Erik entre, serre la main de Daniella Richards et remarque les lignes de tension autour de sa bouche, le stress contenu de ses mouvements.

— Prends un café, dit-elle.

— On a le temps ?

— J'ai maîtrisé le saignement du foie.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, jean et veste noire, tape sur la machine à café. Il a des cheveux blonds ébouriffés, les lèvres pincées, l'air grave. Erik se dit qu'il s'agit peut-être de Magnus, le mari de Daniella. Il ne l'a jamais vu, sinon sur une photo dans le bureau de Daniella.

— C'est ton mari ? demande Erik en le désignant d'un geste.

— Pardon ?

Elle semble à la fois amusée et surprise.

— Je pensais que Magnus t'avait peut-être accompagnée.

— Non, dit-elle en riant.

— Tu es certaine ? Je peux lui demander, plaisante Erik qui commence à marcher vers l'homme.

Le portable de Daniella sonne. Elle l'ouvre.

— Arrête, Erik, dit-elle en riant avant de coller le téléphone contre son oreille pour répondre. Oui, Daniella.

Elle écoute mais n'entend rien.

— Allô ?

Elle attend quelques secondes, lance un *aloha* plein d'ironie, puis raccroche. Elle referme le téléphone et rejoint Erik. Il s'est approché de l'homme blond. Le distributeur de café bourdonne et chuinte.

— Prenez un café, dit l'homme en tentant de placer la tasse pleine dans la main d'Erik.

— Non, merci.

L'homme goûte le café et sourit, de petites fossettes lui creusent les joues.

— Délicieux, dit-il en essayant de nouveau de lui donner la tasse.

— Je n'en veux pas.

L'homme boit encore un peu, tout en observant Erik.

— Je peux vous emprunter votre téléphone ? demande-t-il soudain. Si cela ne vous pose pas de problème. J'ai oublié le mien dans la voiture.

— Du coup vous voulez emprunter le mien, lance Erik d'un ton sec.

L'homme blond hoche la tête et le regarde avec des yeux clairs, gris comme du granite poli.

— Vous pouvez de nouveau emprunter le mien, dit Daniella.

— Merci.

— Je vous en prie.

L'homme blond récupère le téléphone, le regarde et lance un coup d'œil à Daniella.

— Promis, je vous le rends, dit-il.

— Vous êtes le seul à vous en servir de toute manière, plaisante-t-elle.

Il émet un petit rire et s'éloigne.

— C'est forcément ton mari, dit Erik.

Elle secoue la tête en souriant, elle a soudain l'air très fatiguée. Elle s'est frotté les yeux et a étalé de l'eye-liner argenté sur ses joues.

— Tu veux que je jette un œil sur le patient ? demande Erik.

— Volontiers.

— Puisque je suis là, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Erik, j'aimerais beaucoup avoir ton avis, je ne sais pas trop quoi faire.

Elle ouvre la lourde porte silencieuse et il la suit à l'intérieur de la chambre chaude qui donne sur le bloc opératoire. Un garçon mince est allongé dans le lit. Deux infirmières pansent ses blessures. Une centaine d'entailles et de coups de couteau recouvrent la moindre parcelle de son corps. Sous les pieds, sur la poitrine et le ventre, sur la nuque, au sommet du crâne, sur le visage, les mains.

Son pouls est faible mais très rapide. Ses lèvres sont grises comme de l'aluminium, il transpire, ses paupières sont serrées. Le nez semble cassé. Un saignement s'épand sous la peau tel un nuage noir, depuis le cou jusque sur la poitrine.

Malgré les blessures, Erik remarque la beauté du visage.

A voix basse, Daniella décrit l'évolution de l'état du garçon, quand soudain un bruit de coup la fait taire. L'homme blond est revenu. Il leur fait signe à travers la porte vitrée.

Erik et Daniella échangent un regard et quittent la salle d'examen. L'homme blond se tient de nouveau près du distributeur de café grésillant.

— Un grand cappuccino, dit-il à Erik. Vous en aurez besoin avant de rencontrer le policier qui a trouvé le garçon.

A cet instant seulement, Erik comprend que l'homme blond est l'inspecteur qui l'a réveillé moins d'une heure auparavant. Son accent finlandais était moins prononcé au téléphone, ou peut-être qu'Erik était trop fatigué pour le remarquer.

— Pourquoi est-ce que je devrais rencontrer le policier qui a trouvé le garçon ? demande Erik.

— Pour comprendre pourquoi j'ai besoin de l'interroger...

Joona s'interrompt quand le téléphone de Daniella se met à sonner dans la poche de sa veste. Il le sort, ignore la main tendue de sa propriétaire et regarde rapidement l'écran.

— C'est probablement pour moi, dit Joona en décrochant. Oui... Non, je le veux ici. OK, mais ça c'est pas mon problème.

L'inspecteur sourit en écoutant les objections de son collègue.

— Mais je suis sur un truc, répond Joona.

La personne à l'autre bout du fil crie quelque chose.

— Je fais ça à ma façon, dit Joona d'une voix calme avant de raccrocher.

Il rend son téléphone à Daniella et la remercie d'un signe de tête.

— Je dois interroger le patient, explique-t-il d'un ton grave.
— Désolé, dit Erik. Je suis du même avis que le Dr Richards.
— Quand pourrai-je lui parler ?
— Pas tant qu'il sera en état de choc.
— Je savais que vous me répondriez ça, dit Joonna calmement.

— Son état reste très critique, explique Daniella. La plèvre est endommagée, l'intestin grêle, le foie et...

Un homme vêtu d'un uniforme de police maculé entre. L'inquiétude se lit sur son visage. Joonna lui fait signe, s'avance et lui serre la main. Il dit quelque chose à mi-voix, le policier passe la main sur sa bouche et regarde les médecins. L'inspecteur répète au policier que tout va bien, qu'ils ont besoin de connaître les circonstances, que son récit peut leur être d'une grande utilité.

— Bon, dit le policier en s'éclaircissant légèrement la voix. On entend sur la radio du véhicule qu'un employé de nettoyage a trouvé un homme mort dans les toilettes du terrain de sport à Tumba. On est déjà sur Huddingevägen, on n'a plus qu'à prendre sur Dalvägen et monter vers le lac. Mon collègue, Janne, entre pendant que j'interroge l'employé. On pense d'abord à une overdose, mais je réalise rapidement qu'il s'agit de tout autre chose. Janne ressort des vestiaires, livide, et me bloque le passage. Il y a tellement de sang, il répète ça trois fois, puis il s'assoit sur les marches et...

Le policier se tait, se laisse tomber sur une chaise et regarde fixement devant lui, la bouche entrouverte.

— Tu peux continuer ? demande Joonna.

— Oui... L'ambulance arrive, la victime est identifiée et je suis chargé de prévenir la famille. Comme on est en sous-effectif, je dois y aller seul. Ma supérieure me dit qu'elle ne veut pas laisser partir Janne dans cet état, ce que je comprends.

Erik regarde sa montre.

— Vous avez le temps d'écouter ça, lui dit calmement Joonna avec son léger accent finlandais.

— La victime, continue le policier, la tête baissée. Il était professeur au lycée de Tumba et habitait dans le nouveau lotissement vers la colline. Sur place, personne n'ouvre la porte. Je sonne plusieurs fois. Je ne sais pas ce qui m'y pousse, mais je fais le tour de la rangée de maisons, j'allume ma torche et je regarde par une fenêtre de derrière.

Le policier se tait, sa bouche tremble et il se met à gratter l'accoudoir de sa chaise avec l'ongle.

— Continue, s'il te plaît, dit Joono.

— C'est vraiment indispensable ? Parce que je... je...

— Tu as trouvé le garçon, la mère et une petite fille de cinq ans. Seul le garçon était encore en vie.

— Pourtant j'ai cru que... je...

Il se tait, le visage terreux.

— Merci d'être venu, Erland, dit Joono.

Le policier hoche rapidement la tête, se lève, passe distraitemment la main sur sa veste tachée et quitte la pièce.

— Ils ont tous été taillés, poursuit Joono. De la démence pure. On les a retrouvés dans un état atroce, ils avaient été frappés, poignardés et la petite fille... elle était coupée en deux. Le bas du corps, à partir de la taille, se trouvait dans le fauteuil, devant la télévision, et...

Il s'arrête et regarde Erik avant de poursuivre :

— Il semblerait que l'auteur du crime savait que le père se trouvait sur le terrain de sport. Il y avait un match, il était arbitre. L'assassin a attendu de se retrouver seul avec lui avant de le tuer. Ensuite il a dépecé le corps, avec une rare agresseivité, puis il s'est rendu à la maison pour tuer le reste de la famille.

— Ça s'est passé dans cet ordre ? demande Erik.

— C'est mon avis, répond l'inspecteur.

Erik s'aperçoit que sa main tremble quand il la passe sur sa bouche. Le père, la mère, le fils, la fille, pense-t-il très lentement avant de croiser le regard de Joono Linna.

— Le meurtrier voulait exterminer toute la famille, dit Erik d'une voix faible.

Joono esquisse un geste.

— C'est justement ça qui... Il y a un troisième enfant, la grande sœur. Une jeune femme de vingt-trois ans. Nous n'arrivons pas à la retrouver. Elle n'est ni dans son appartement à Sundbyberg, ni chez son petit ami. Il y a toutes les raisons de penser que l'assassin est à ses trousses. C'est pour cette raison que nous voulons interroger le témoin le plus vite possible.

— Je vais aller faire un examen complet, dit Erik.

— Merci, dit Joono en hochant la tête.

— Mais nous ne pouvons pas risquer la vie du patient en...

— Je comprends, l'interrompt Joonä. Seulement, plus nous mettrons de temps à trouver une piste, plus le tueur aura de chance de retrouver la grande sœur.

— Vous devriez peut-être analyser la scène du crime, dit Daniella.

— C'est en cours.

— Allez plutôt leur mettre la pression là-bas, dit-elle.

— Nous n'en tirerons rien, dit l'inspecteur.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Nous allons trouver l'ADN d'une centaine, peut-être de plusieurs centaines de personnes sur les lieux.

Erik retourne auprès du patient. Il reste devant le lit, observe son visage livide couvert de blessures. Sa frêle respiration. Ses lèvres figées. Il prononce son nom. Un spasme douloureux contracte son visage.

— Josef, répète-t-il à voix basse. Je m'appelle Erik Maria Bark, je suis médecin et je vais t'examiner. Tu peux hocher la tête si tu comprends ce que je dis.

Le garçon reste immobile, seul son ventre se soulève au rythme de sa respiration rapide, pourtant Erik est convaincu que le garçon a compris ses mots, mais que son niveau de conscience a ensuite baissé et que le contact a été rompu.

Lorsque Erik sort de la chambre une demi-heure plus tard, Daniella et l'inspecteur l'interrogent du regard.

— Il va s'en sortir ? demande Joonä.

— Il est trop tôt pour le dire, mais il...

— Ce garçon est notre seul témoin, l'interrompt-il. Quelqu'un a tué son père, sa mère, sa petite sœur et, au moment où nous parlons, le meurtrier est probablement à la recherche de sa grande sœur.

— Nous en sommes conscients, dit Daniella. Nous pensons simplement que la police ferait mieux de la rechercher plutôt que de nous déranger dans notre travail.

— Nous cherchons, mais ça n'avance pas assez vite. Nous avons besoin de parler avec le garçon, il a sans doute vu le visage de l'assassin.

— Il peut se passer des semaines avant qu'il soit possible de l'interroger, dit Erik. Et puis on ne peut pas le ranimer comme ça et lui dire que toute sa famille est morte.

— Non, mais sous hypnose, lance Joonä.

Le silence tombe sur la pièce. Erik pense à la neige qui tombait sur la baie de Brunnsviken tout à l'heure. Descendant lentement entre les arbres au-dessus des eaux sombres.

— Non, dit-il comme pour lui-même.

— L'hypnose ne fonctionnerait pas ?

— Je n'en sais rien, répond Erik.

— J'ai une très bonne mémoire des visages, dit Joonä avec un grand sourire. Vous êtes un hypnotiseur reconnu, vous devriez...

— C'était du bluff, interrompt Erik.

— Je ne crois pas, dit Joonä. Et il s'agit d'une situation d'urgence.

Daniella rougit, elle regarde le sol et sourit.

— Je ne peux pas, dit Erik.

— C'est moi qui suis responsable du patient, lance Daniella d'une voix ferme. Et je ne tiens pas particulièrement à ce qu'on le place sous hypnose.

— Mais si vous jugiez que cela ne comporte pas de risque pour le patient ? demande Joonä.

Erik comprend que l'inspecteur pense à l'hypnose depuis le début, qu'il y voit un raccourci possible, et qu'il ne s'agit nullement d'un coup de tête. Joonä Linna lui a demandé de venir à l'hôpital à seule fin de le convaincre d'hypnotiser le patient et non parce qu'il est spécialisé dans le traitement des chocs et traumatismes aigus.

— Je me suis promis de ne plus jamais exercer l'hypnose.

— Bien, je comprends, dit Joonä. On m'a dit que vous étiez le meilleur, mais je suis bien obligé de respecter votre choix.

— Je suis désolé.

Erik regarde le patient à travers la vitre puis se retourne vers Daniella.

— Est-ce qu'on lui a administré de la desmopressine ?

— Non, j'ai préféré attendre, répond-elle.

— Pourquoi ?

— Le risque de complications thromboemboliques.

— Je suis au courant du débat, mais je n'y crois pas. Je donne régulièrement de la desmopressine à mon fils, dit Erik.

Joonä se lève lourdement de sa chaise.

— Je vous serais reconnaissant de me conseiller un autre hypnotiseur.

— Nous ne savons même pas si le patient va reprendre connaissance, dit Daniella.

— Mais j'aimerais tenter...

— Et il faut qu'il soit conscient pour qu'on puisse le placer sous hypnose, conclut-elle d'un ton pincé.

— Il écoutait quand Erik lui a parlé, dit Joonna.

— Je ne pense pas, soupire-t-elle.

— Si, dit Erik, il m'a entendu.

— Nous pourrions sauver sa sœur, continue Joonna.

— Je vais rentrer chez moi maintenant, dit Erik à mi-voix. Donne-lui de la desmopressine et envisage le caisson hyperbare.

Il quitte la pièce, retire sa blouse blanche, traverse le couloir et pénètre dans l'ascenseur. Plusieurs personnes s'affairent dans le hall. Les portes sont ouvertes et le ciel s'est un peu éclairci. Avant même que la voiture ait quitté le parking, il tend la main pour attraper la petite boîte en bois qui se trouve dans la boîte à gants. Sans quitter la route du regard, il soulève du doigt le couvercle orné d'un perroquet multicolore et d'un aborigène, prend trois pilules et les avale d'un trait. Il faut qu'il arrive à dormir un peu ce matin, avant qu'il soit l'heure de réveiller Benjamin pour son injection.

— Je sais, je l'ai senti, dit Joonas. C'est pourquoi il faut que je vous dise quelque chose.

— Oui ?

— Je vous l'avais dit.

— Quoi ?

— J'avais raison ou pas ?

— Oui, répond Erik.

— Joyeux Noël, dit Joonas avant de raccrocher.

Erik, étonné, regarde fixement devant lui et se tourne ensuite vers Simone. Il regarde sa peau diaphane et sa bouche pulpeuse. D'innombrables rides d'inquiétude se sont creusées autour de ses yeux ces derniers temps. Elle lui sourit et il suit ensuite son regard qui se tourne vers Benjamin.

Erik observe son fils un long moment. Des larmes rentrées lui serrent la gorge. Benjamin mange ses frites, le visage grave. Il est perdu dans ses pensées. Ses yeux sont vides et fixes, il est happé par ses souvenirs et les abîmes de néant qui les séparent. Erik tend son bras valide, serre les doigts de son fils et le voit lever la tête.

— Joyeux Noël, papa, dit Benjamin avec un sourire. Tiens, je te donne des frites.

— Et si nous emportions notre repas et allions voir grand-père ? dit Erik.

— Tu es sérieux ? demande Simone.

— Ce n'est pas très marrant d'être allongé sur un lit d'hôpital, non ?

Simone lui sourit et appelle un taxi. Benjamin va voir la dame à la caisse et demande un sachet pour y mettre la nourriture.

Quand leur taxi passe lentement sur Odenplan, Erik voit le reflet de sa famille dans la vitre ainsi que celui de l'énorme sapin décoré sur la place. Le sapin défile comme s'ils faisaient la ronde autour de lui. Il se dresse, majestueux, et des centaines de petites lumières serpentent vers le haut jusqu'à l'étoile étincelante.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD